

LE PAYS DE FRANCE



L'EAU A CHASSÉ L'ALLEMAND
LES BELGES RENTRENT CHEZ EUX

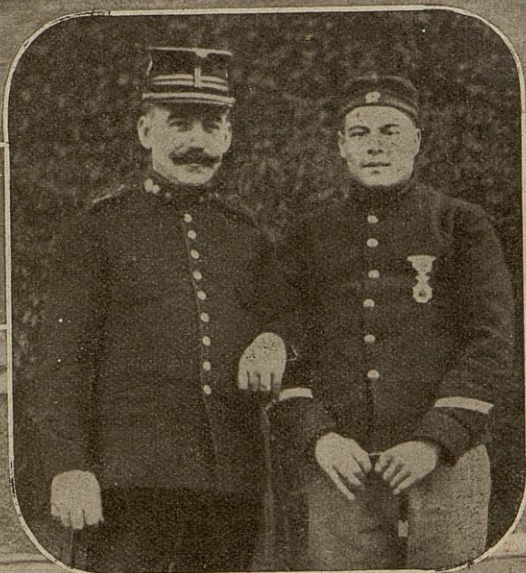
Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Édité par
Le Matin
2, 4, 6,
boulevard Poissonnière
PARIS

EN BELGIQUE



Une rue de Pervyse, ravagée par les obus. On sait que Pervyse est un bourg voisin du canal de l'Yser.



Dans le médaillon : Le caporal — aujourd'hui sergent — Sapin, chevalier de l'ordre de Léopold et de la Légion d'honneur pour avoir tué quarante Boches et leur avoir pris six canons. — En bas : Deux braves sœurs emportent un matelas d'une maison ruinée, pour secourir des blessés.

L'ÉTAT D'ÂME ALLEMAND



ES nouvelles militaires, qu'illustrent les pages encloses sous cette couverture du *Pays de France*, ont une morale : elle peut se résumer en quelques lignes.

A cette heure, ce n'est plus vers ses ennemis français, anglais, russes, belges, que le kaiser a les yeux tournés : c'est vers son propre peuple. Ce ne sont plus des nécessités stratégiques, ce sont des préoccupations de politique allemande qui dictent ses décisions.

Nous n'appartenons pas à la catégorie d'optimistes qui tiennent à se persuader à eux-mêmes que leur adversaire est aux abois. Et, aussi bien, ce serait faire injure au mérite de nos soldats que de supposer qu'ils ont devant eux un ennemi déjà à demi battu.

La vérité est autre, et elle est réconfortante. Il y a donc intérêt à la dégager des brouillards.

L'extraordinaire énergie dont les Allemands donnent encore des preuves, alors que, moralement, ils ont perdu la partie, s'explique par leur histoire.

Il y a des siècles et des siècles que leur pays sert de champ de bataille, non seulement à leurs querelles allemandes, mais à toutes les guerres des Etats européens. Les quarante-quatre ans de paix qui ont suivi leurs victoires de 1870 ont été, dans leurs annales, une oasis.

Pendant ces siècles de piétinement, les habitants des terres germaniques ont eu le loisir de méditer sur les inconvénients de la faiblesse. La leur avait son origine dans l'extraordinaire division où ils vivaient. Ils n'étaient qu'une poussière de petits royaumes, de duchés, de villes princières, d'évêchés, de villes libres.

Un tel état pouvait convenir aux aristocraties locales, aux souverains, aux princes, aux ducs qui jouaient des rôles prétentieux dans le cadre de leurs petites cours. Quiconque a lu l'histoire de la pensée allemande, ou simplement vu représenter des opérettes, sait que tous les Allemands, qui avaient le cœur bien placé, la pensée, un peu haute et libre, ont terriblement souffert, en temps de paix comme en temps de guerre, de la tyrannie de ces principicules. Le pauvre peuple, qui payait les frais de ces représentations galonnées et qui était corvéable à merci, souffrait de la servilité qu'on lui imposait et des impôts dont on l'écrasait, d'une autre façon que les savants et les philosophes, mais tout de même avec cruauté.

L'unité de l'Allemagne, que Bismarck a réalisée à nos dépens, et que nous sommes en droit de haïr, a été, pour le monde allemand, un bienfait inappréciable. Pour des millions d'hommes, qui vivaient dans l'abjection, elle a représenté un progrès extraordinaire de dignité humaine et de bien-être matériel. L'intermédiaire de ce progrès fut la Prusse, et l'instrument l'armée prussienne. La supériorité à laquelle une suite de souverains prussiens avaient élevé cet outil de guerre apparut comme la chance de maintien d'un état de vie nouveau, dont tout le monde reconnaissait les avantages.

Il ne faut pas chercher ailleurs la raison pour laquelle l'Allemagne accepta, après 1870, l'organisation de l'Empire au profit des Hohenzollerns. On s'étonna, chez nous, de voir un roi de Bavière, un roi de Saxe, un roi de Wurtemberg, sans parler des grands-ducs et des ducs, accepter un nouveau classement qui, en somme, faisait d'eux de simples généraux en chef, sous les ordres du généralissime Guillaume. A supposer que ces souverains aient regretté, en secret, une victoire qui les rendait dépendants, leurs peuples ont certainement communiqué avec enthousiasme dans l'idée de l'Empire. Ils ont trouvé, dans ses lois sévères, un refuge contre les tyrannies particulières dont ils avaient si longuement porté le poids. L'Empire était, pour eux, l'incarnation même de cette « Idée de la Force » qui leur apparaissait comme le seul remède à la faiblesse d'autrefois. Ils se sentaient disposés à le servir comme une religion.

Le génie allemand comporte, dans l'ordre de l'esprit, une logique impitoyable, dans l'ordre des faits une brutalité qui est la basse revanche de longues années de servitude.

Faut-il éclairer d'un exemple la différence profonde qui sépare ici le peuple anglo-saxon, — pour ne pas parler de nous, — du peuple allemand ?

Supposons que, depuis un quart de siècle, l'Anglais se soit dit :

— Un jour ou l'autre, j'aurai la guerre avec les Allemands.

L'Anglais est un homme depuis longtemps libre, et, comme il est un marin, il est un joueur. En même temps qu'il croyait cette guerre si probable, il pensait encore :

— Peut-être qu'elle n'éclatera pas.

Tout au contraire, à partir de la minute où l'Allemand s'est dit « Cette guerre avec mes voisins de l'ouest, ceux du continent, ceux des îles "sera" », il n'a plus eu qu'une pensée : la préparer. Et de la façon dont un Allemand se donne à une idée qu'il a une fois conçue, c'est-à-dire sans une distraction, sans une hésitation, sans une révolte contre les sacrifices que l'on exigeait de lui.

Cette préparation avait deux faces :

Il fallait tendre tous les efforts intérieurs du pays vers l'organisation de la force.

Il fallait donner le change aux nations que l'on voulait surprendre.

Pour atteindre le second de ces objectifs, la fourberie, la félonie, l'espionnage, exercés par tout un peuple aux dépens de deux autres, sont apparus comme une nécessité. Tous les Allemands, mâles et femelles, s'y sont donnés avec une espèce de joie. Elle nous donne le haut-le-cœur, elle est la cause du mépris dans lequel ces gens sont, aujourd'hui, tenus par presque tous les peuples du monde. Elle a son explication dans cette servilité qui a été imposée aux Allemands par leur longue faiblesse, par leur obséquieuse attitude de vaincus en face de maîtres successifs, de vainqueurs dont la main, parfois, était lourde.

Pour atteindre le premier de ces buts, il fallait doter l'Allemagne d'un instrument de guerre si parfait que, le jour où on le déclancherait, sa puissance fût mathématiquement irrésistible.

Les Allemands croyaient bien avoir atteint cet idéal de terrifiante violence, quand ils nous ont déclaré la guerre. Rien ne leur a coûté pour mettre au point leur vigueur d'agression. Comme un calculateur de martingales, qui croit avoir découvert le numéro grâce auquel il gagnera, nos adversaires ont joué tout leur passé, tout leur présent, toutes leurs espérances sur une seule carte.

Au début de la guerre, c'a été leur supériorité incontestable. Le Monde a dû croire, avec eux, qu'ils réussiraient. Comme tous les maniaques, — le mot n'est pas trop fort, — ils n'avaient qu'un plan à leur service. On le connaît : il s'agissait de descendre, par la vallée de l'Oise, sur Paris, d'y entrer de vive force, d'y détruire toutes les supériorités qui font honte à la culture tudesque, et d'en dater, dans le feu, dans le sang, dans l'écrasement de la civilisation latine, le triomphe définitif des Germains sur tous les autres peuples.

On sait comment cette conspiration si bien ourdie a piteusement échoué. On sait que les sursauts de violence qu'elle a réitérés dans le même sens, à la même place, ont tous été également malheureux. On nous parle, vaguement, d'un troisième effort qui tenterait de donner, dans la même direction, un troisième coup de bélier...

La France et ses alliés ne s'émeuvent pas de cette obstination dans laquelle ils aperçoivent, aujourd'hui, un aveu d'impuissance.

Il n'y a pas, à l'heure actuelle, un tacticien, pas un homme supérieurement averti de la géométrie de la guerre qui ne dise :

— L'empereur Guillaume commet la plus grave des fautes en s'obstinant à faire hiverner, dans leurs tranchées, les troupes qui occupent l'Argonne, celles qui continuent de monter la garde au fond de leurs terriers, entre les départements du Nord que nous avons reconquis et tous les territoires que nous avons regagnés par la victoire de la Marne. Si le kaiser n'imposait pas silence aux gens de guerre qui l'entourent, et dont quelques-uns doivent être des hommes supérieurs, ils lui diraient : « Majesté, l'heure est venue de grouper derrière la Meuse toutes les forces » dont vous disposez du côté de l'ouest. A la minute où les Russes nous » débordent du côté de l'est, nos pointes, notre immobilité dans les » tranchées de France sont dangereuses pour nous. »

Mais ce ne sont plus ces conseils militaires, ce n'est plus le bon sens que le kaiser entend à cette heure.

Il songe qu'il va lui falloir se présenter devant son Parlement. En échange des promesses d'antan, il ne peut lui offrir que des ruines et des morts. A ceux qui lui crieront :

— Et Paris ?

il veut pouvoir répondre :

— Nous sommes toujours à ses portes.

Ce n'est plus la *tactique*, c'est la *politique* qui, à l'heure qu'il est, gouverne les décisions militaires du kaiser.

Encore un peu de patience.

HUGUES LE ROUX.

LA PLAGE DE COXYDE

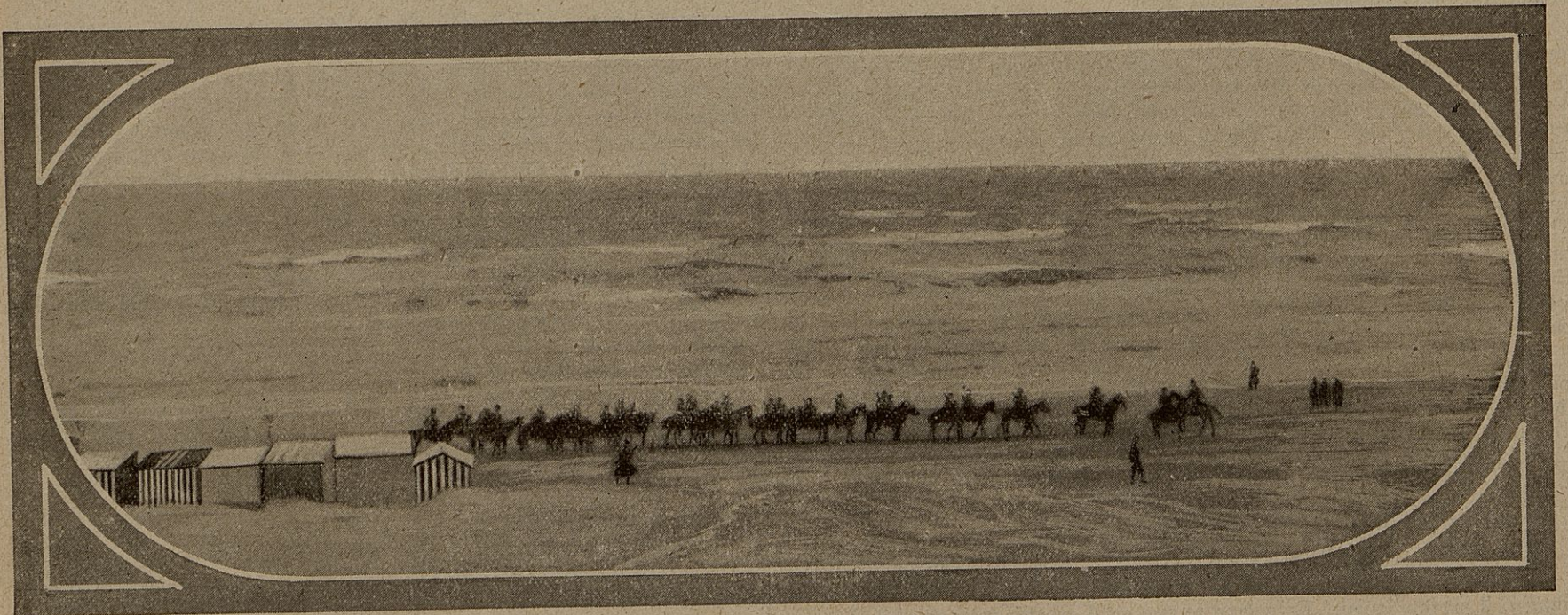


Sur cette plage, voisine de Nieuport et de la Panne, ce n'est plus maintenant la foule oisive des baigneurs, comme en été, ni, comme pendant les dernières semaines, les groupes inquiets des réfugiés : c'est la cavalerie anglaise ou belge faisant baigner leurs chevaux.



Les hommes eux-mêmes — de rares hommes, il est vrai — s'y baignaient encore au début de novembre.

Et la preuve en est que voici un soldat belge qui sort de l'eau, plus admiré qu'envié par ses camarades.

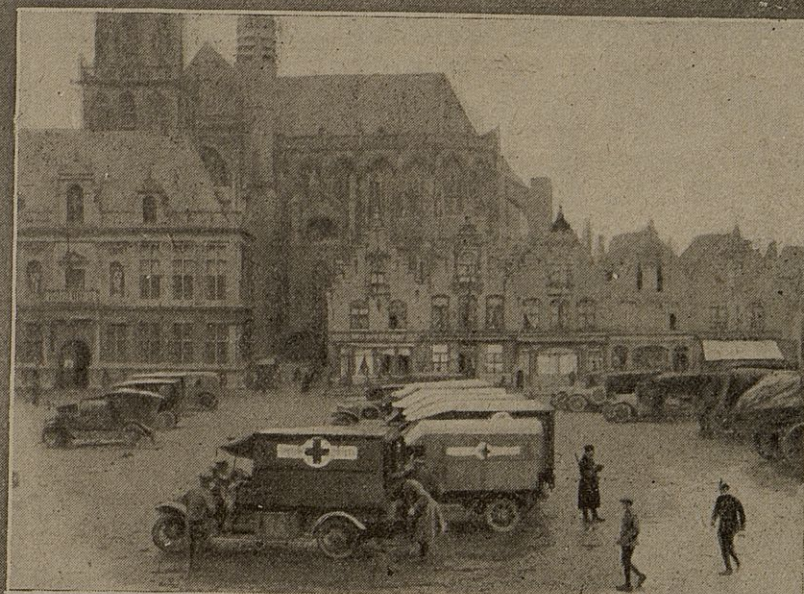


La plage est, d'ailleurs, sans cesse le théâtre de mouvements de troupes, depuis que les Allemands ont affiché le dessein de tourner la gauche française et de forcer le passage vers Calais. Mais la route est bien gardée, par la flotte franco-anglaise et par la cavalerie.

LES ALLIÉS A FURNES



Dans la vieille ville flamande c'est, depuis un mois, un incessant défilé d'autos appartenant aux états-majors alliés.



C'est aussi la perpétuelle allée et venue des convois d'ambulances ; celui que montre notre cliché appartient à l'armée anglaise.



Aux extrêmes avant-postes alliés, là où ne peuvent plus passer les civils et où s'ouvrent les premières tranchées du front belge, à 300 mètres des Allemands.



Le long du canal de l'Yser, des cavaliers amènent des chevaux de remonte pour les batteries que le feu de l'ennemi a éprouvées. C'est la route de Furnes vers Dixmude.

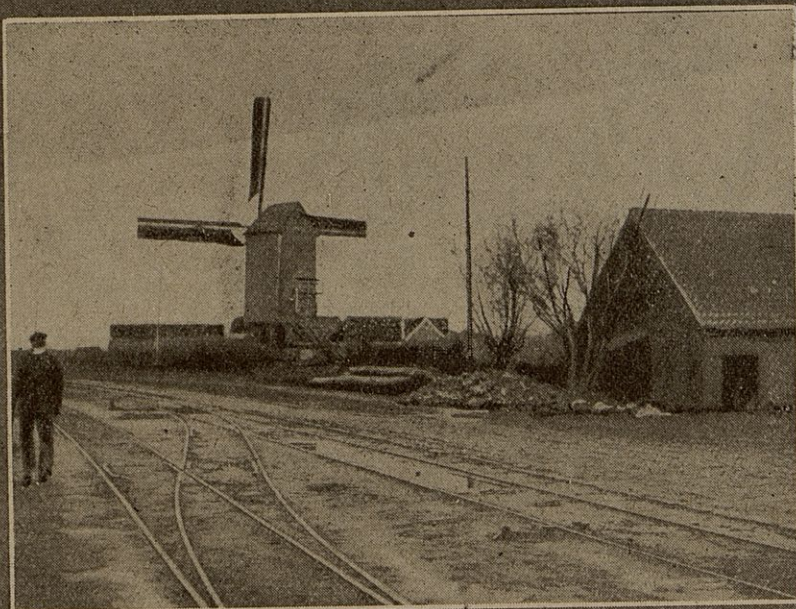


D'autres convois encore sur les places de Furnes, et d'autres automobiles appartenant à des particuliers.



* C'est d'ailleurs, dans la vieille cité belge, un incessant mouvement de troupes et de voitures de ravitaillement.

EN BELGIQUE



Sur les bords du canal de l'Yser, des moulins sont quelquefois restés debout, par un caprice de l'artillerie allemande, — ou par une maladresse des artilleurs.

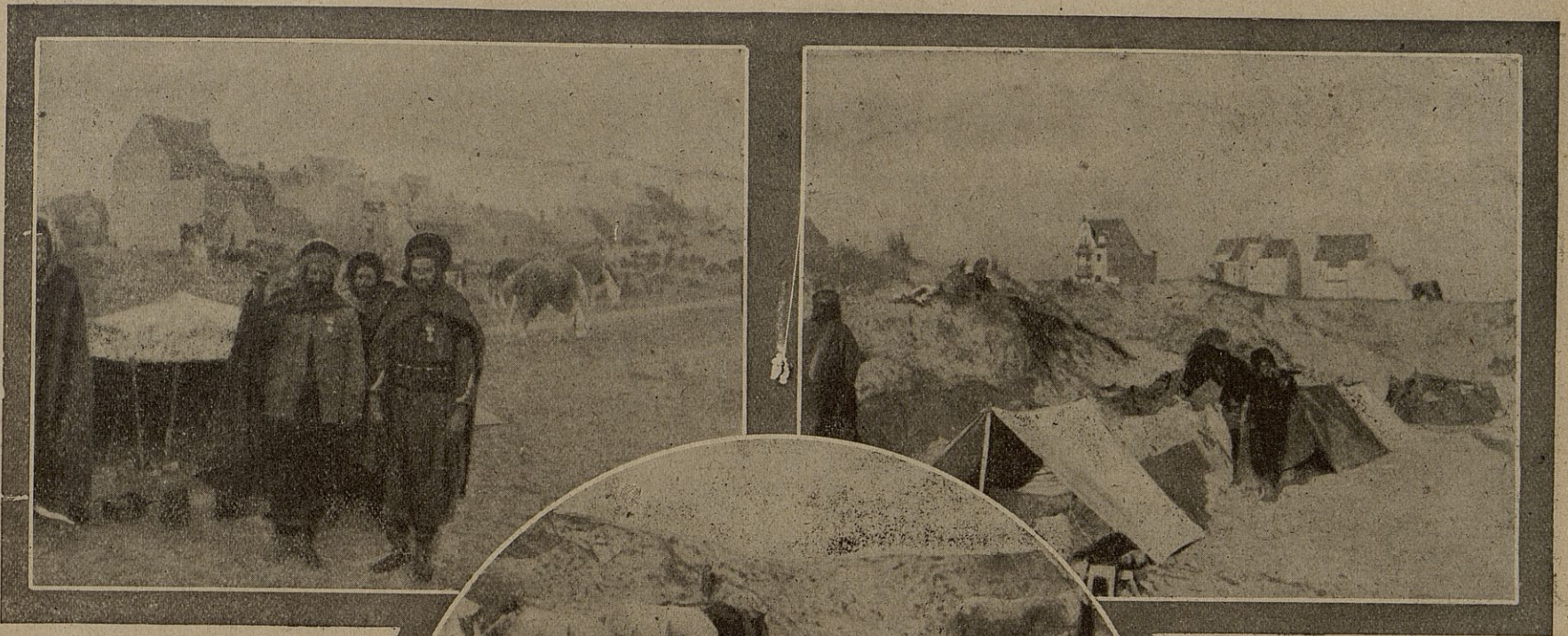


D'autres sont abattus par les obus, et leurs débris jonchent le sol. Auprès de ces ailes en miettes, une sentinelle belge monte la garde.

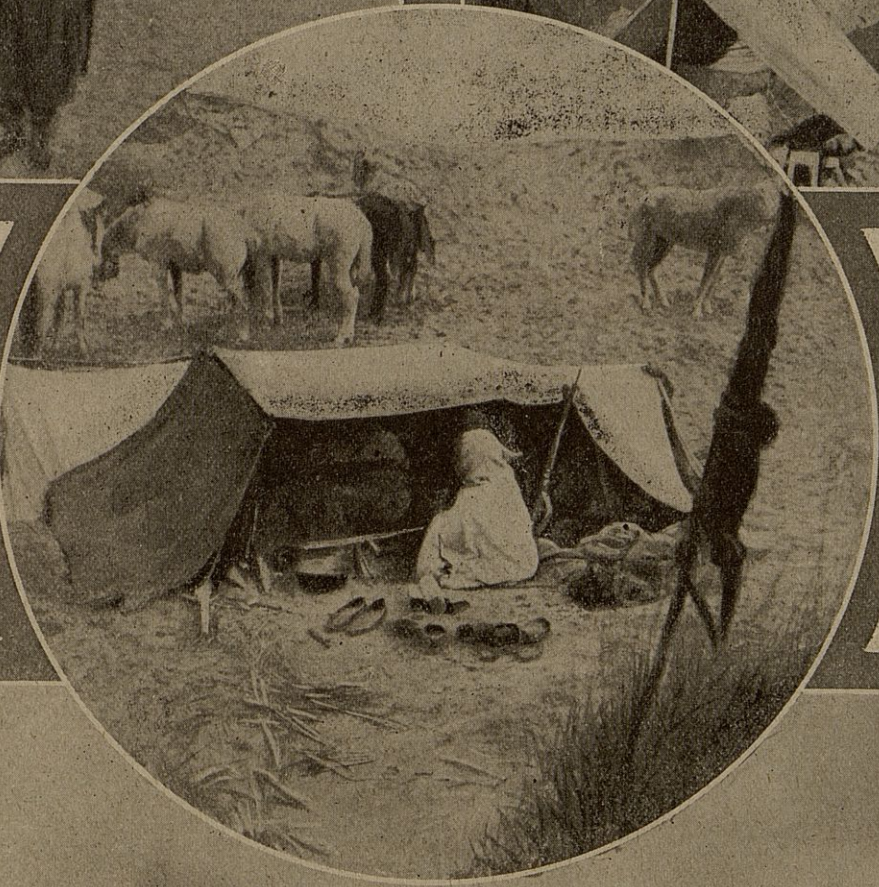


Avant que l'artillerie allemande eût bombardé le village de Pervyse, il avait tout à fait l'aspect de nos grosses bourgades du Nord ou du Pas-de-Calais. Le cliché représente un peloton de guides se dirigeant vers la ligne de combat pour rendre compte de reconnaissances.

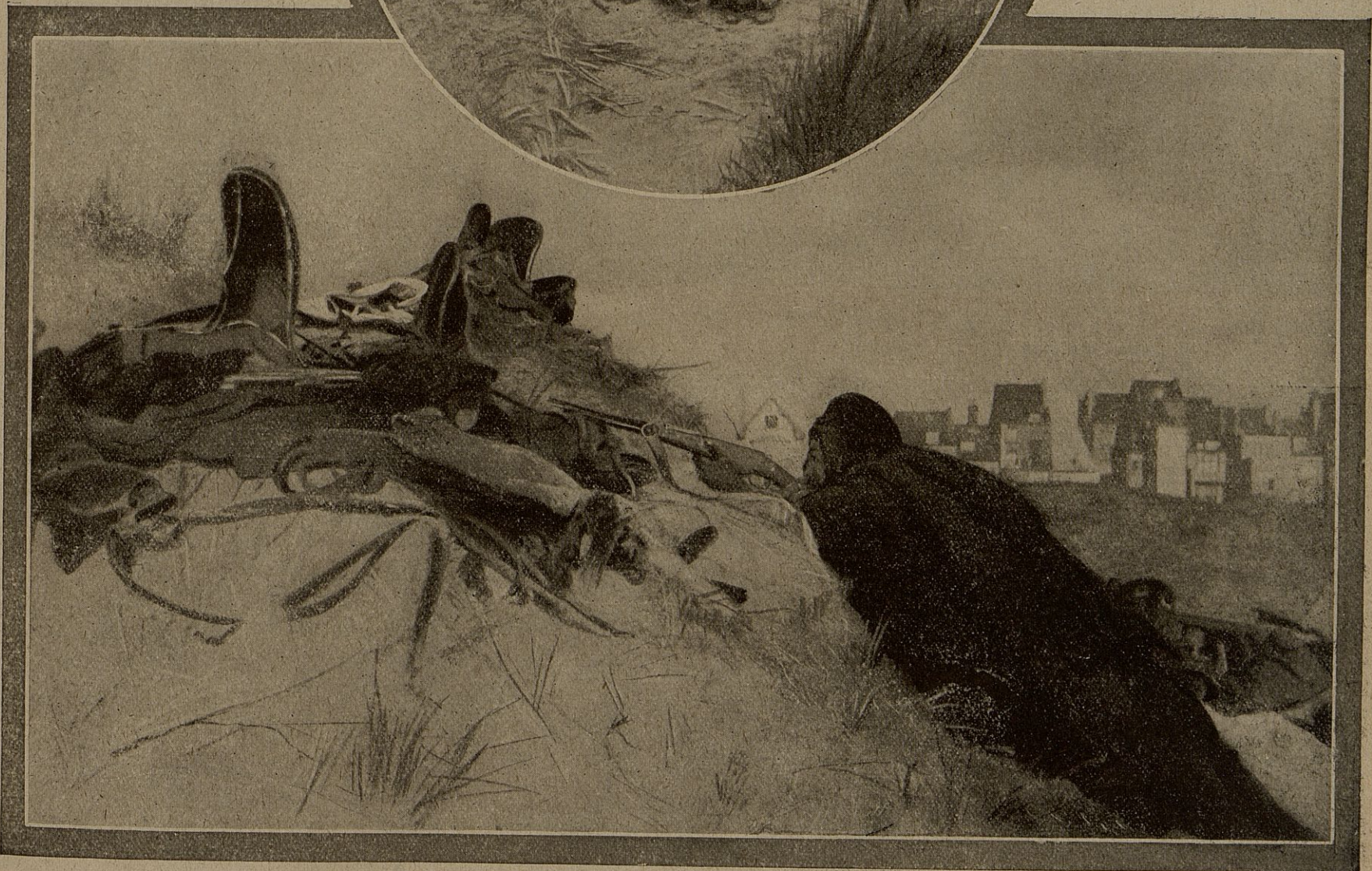
NOS BRAVES GOUMIERS



Ce n'est pas un des moindres étonnements de la guerre actuelle, que l'on puisse rencontrer des goudiers algériens et tunisiens campés dans les dunes, au nord de Dunkerque, et jusqu'aux environs de Nieuport, en Belgique. Sur les sables un peu mouvants, parmi les touffes d'oyats qui n'offrent à leurs chevaux qu'une bien maigre pitance, nos admirables auxiliaires se sont organisés de leur mieux. Les tentes légères



où ils s'abritent, dans le voisinage des villas qu'occupaient, durant l'été, les familles riches des villes voisines, semblent dressées pour des enfants occupés au jeu de la guerre. Hélas ! le jeu n'est que trop réel, et c'est la guerre pour de bon. Mais nos goudiers sont loin de regretter que l'on se batte. Ils sont dans leur élément, au contraire, et l'on a vu précédemment qu'ils ont su faire de nombreux prisonniers aux Allemands.



En voyant s'approcher l'opérateur photographe, ce brave s'est dit aussitôt qu'il fallait figurer à son avantage. Alors, il s'est allongé sur la pente de la dune, il a épaulé son mousqueton et, caché derrière une barricade de selles, parmi les oyats, il a mis en joue l'infini.

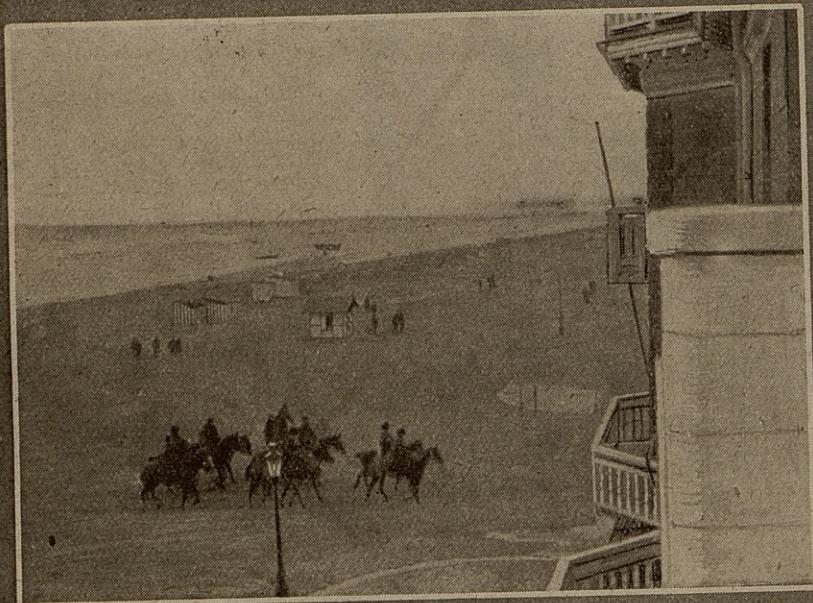
SUR LE FRONT



Un convoi de ravitaillement vient d'être déchargé. Les voitures, en attendant le départ prochain, sont « remisées », si l'on peut dire, dans une vaste cour de ferme.



On vient d'apporter la provision quotidienne de vivres pour les hommes du front. Une corvée de viande attend que soit fractionné, en larges morceaux, un énorme porc frais.



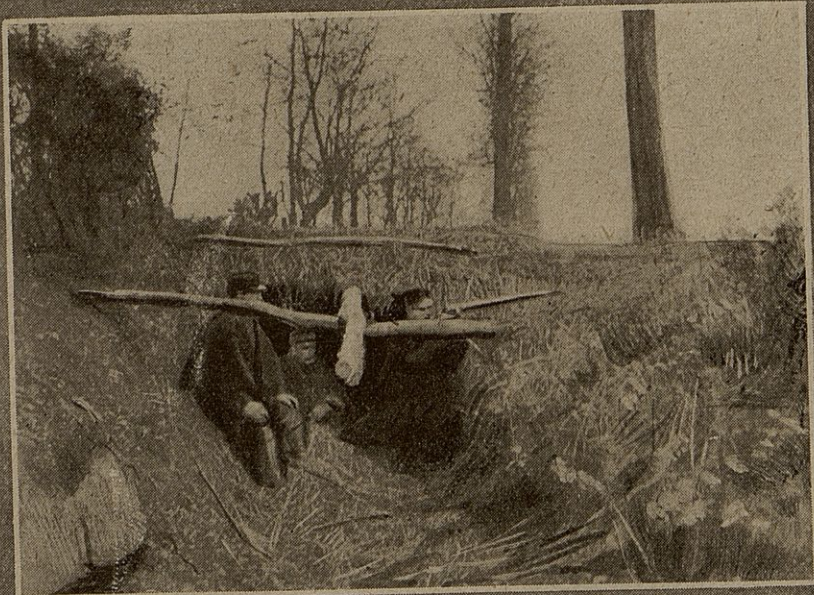
Sur la plage de..., non loin de Nieuport, une reconnaissance de cavalerie se dirige vers son quartier.



Nos dragons explorent une route qui longe le canal de l'Yser, au delà de Pervyse.



A la sortie d'une tranchée qui s'étend au loin dans la campagne, nos soldats surveillent les environs.



Ce qu'ils ont aperçu les met en défiance, car voici que l'un d'eux se tient prêt à tirer, et les autres se sont dissimulés.

LES RUINES DE PERVYSE



Dans leur fureur de destruction, les Allemands ne se contentent pas de tuer des vivants : ils troublent à coups de canon le repos des morts.



A Pervyse, après l'église et le cimetière en ruines, ce sont toutes les rues, toutes les maisons, que l'ennemi a converties en monceaux de ruines.



Les masures sont détruites, comme les riches demeures.



Les fermes sont anéanties, comme les chaumières.



Le ravage atteint les plantations comme les immeubles, et les branches des arbres sont ensevelies sous les plâtras.



Elle est, en somme, d'un symbolisme frappant, cette chapelle mortuaire que le vent d'un obus a rouverte... Pour qui ?...

CISAILLES DE GUERRE



Dessin de KAUFFMANN.

Ceux qui vont devant, quand vient le moment de l'assaut contre une position fortifiée, ce sont les porteurs de cisailles, les sapeurs chargés d'ouvrir la voie en coupant les fils de fer barbelés, et quelquefois électrisés, qui barrent la route à l'infanterie. Tâche héroïque, toujours accomplie bravement et simplement.

DANS L'ARGONNE

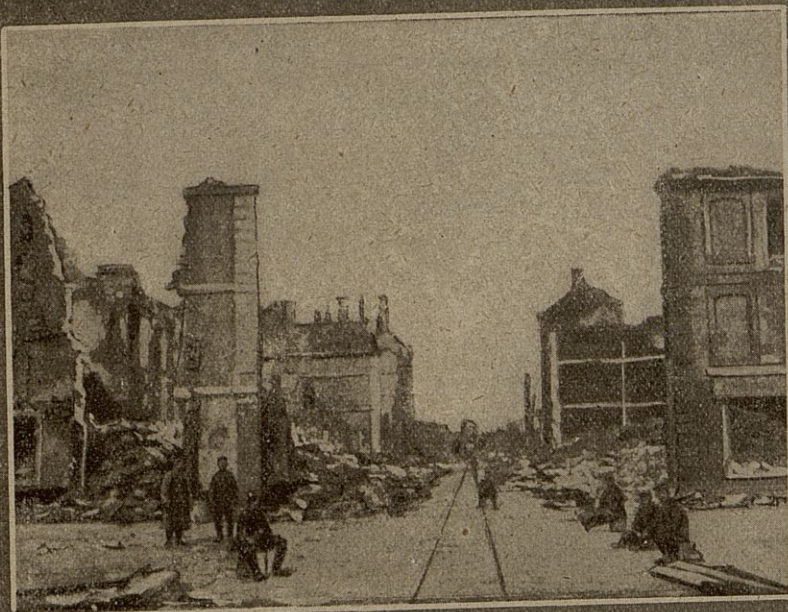


LA TRANCHEE ALLEMANDE VA SAUTER !...

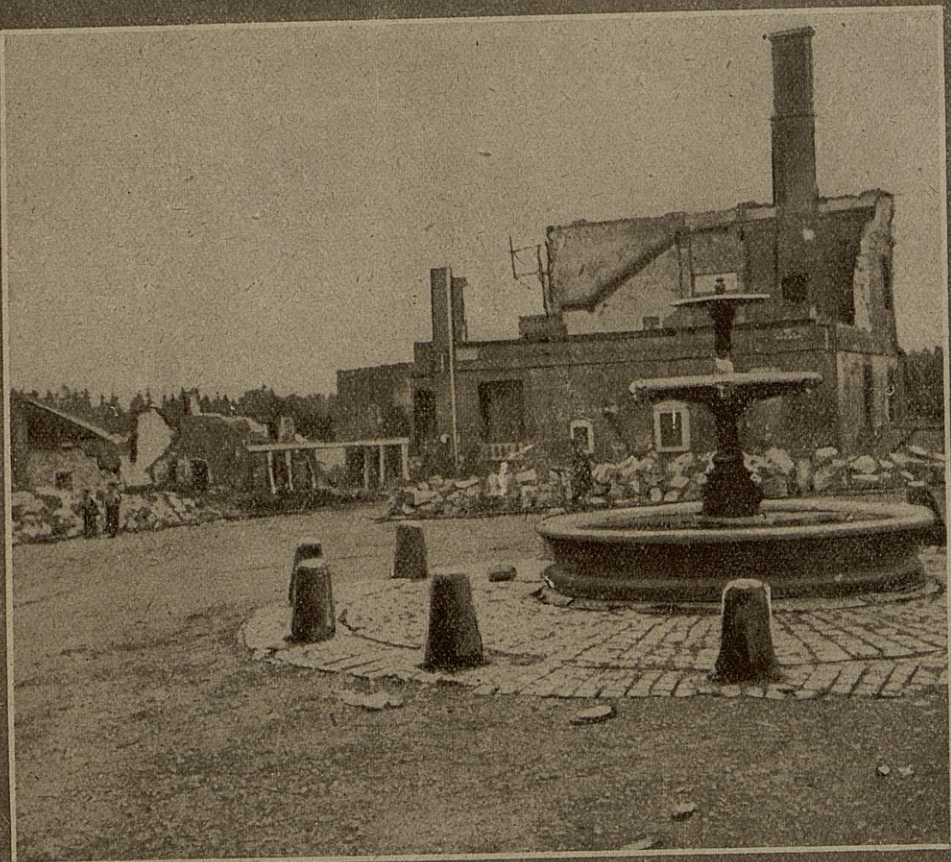
Dessin de PAUL THIRIAT.

A la lisière de la forêt, nos sapeurs du génie, après de longs et patients cheminements, ont réussi à se glisser, sans être vus, jusqu'à une courte distance de la tranchée allemande. Une sape a été creusée, sous l'herbe, la terre et la roche; une galerie de mine a été ouverte, un fourneau préparé, une mèche posée... Maintenant nos braves sapeurs, cachés dans la broussaille, attendent l'explosion.

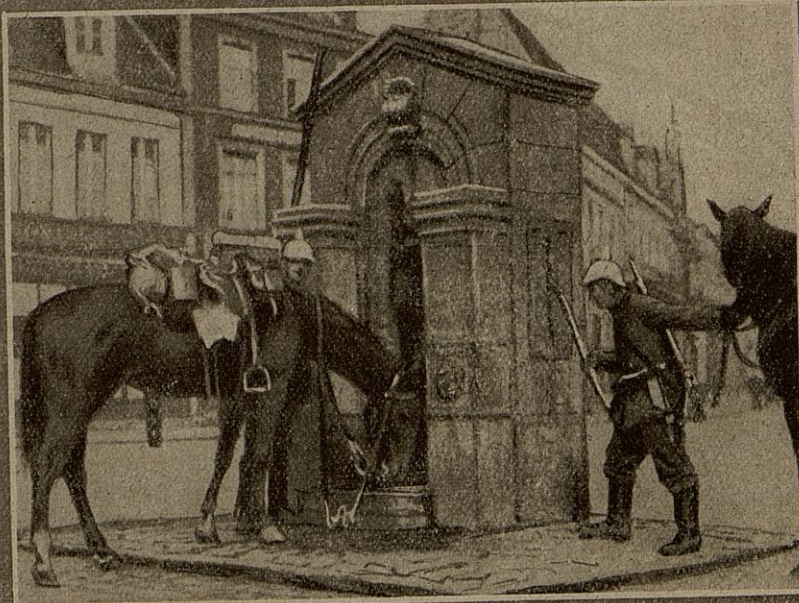
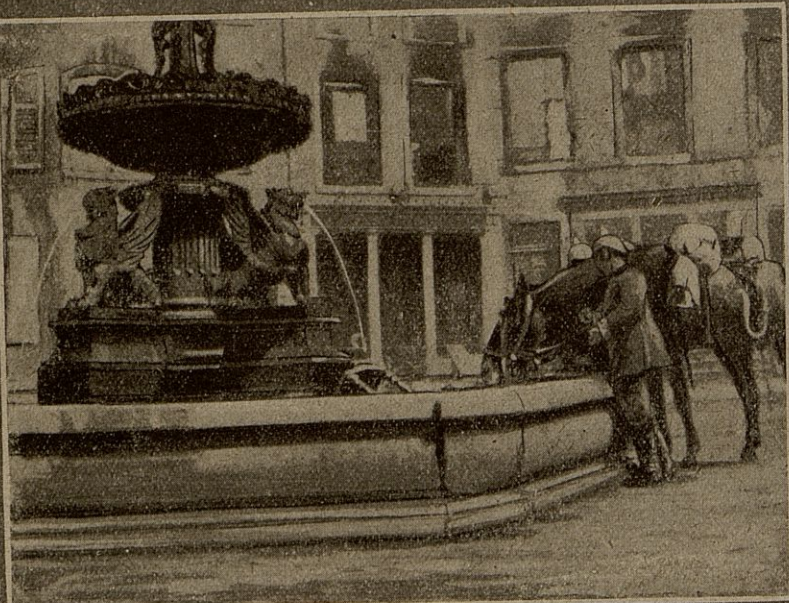
LES RAVAGEURS ET LEURS ŒUVRES



C'est le kronprinz qui a commandé, au début de la campagne, l'armée par laquelle Longwy fut bombardé, pendant plusieurs semaines et pris enfin, après une honorable défense. On sait que ce prince déloyal osa porter contre le commandant français l'accusation d'avoir employé des balles dum-dum et que, « pour le punir », il lui retira son épée, qu'il avait laissée. Le fils aîné du kaiser n'a laissé que des ruines sur son passage. Il s'en est pris aux habitations des simples citoyens, comme aux ouvrages de fortification. On voit les traces du bombardement de Longwy, en haut, à gauche. A droite, en haut, ce sont les ruines de Soisy. Nous



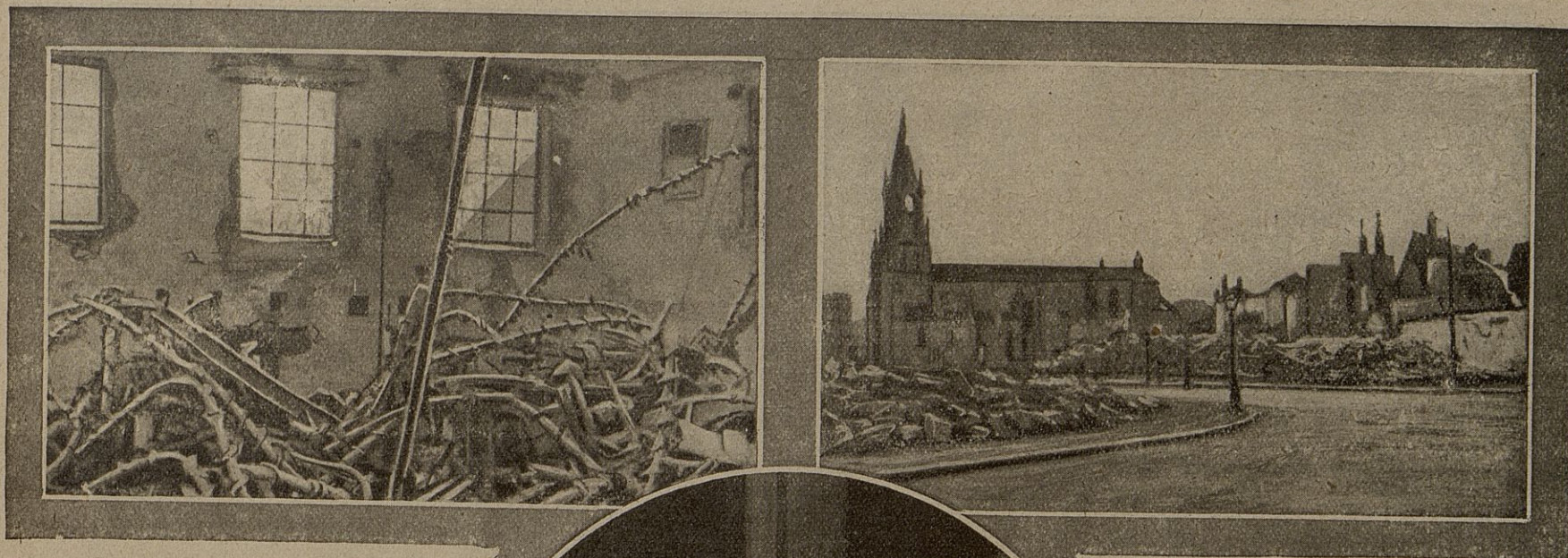
sommes ici, non plus dans une place forte, mais dans un simple village. Cependant, les Allemands n'y ont pas laissé une maison intacte. Toutes les toitures sont effondrées par l'incendie, et seuls subsistent les murs de pignon et de façade. La vie a disparu de ces pauvres localités, autrefois riantes et prospères. Ce n'est plus qu'une succession lamentable de carcasses de maçonnerie, — des cadavres de maisons. Et voici, au centre, ce qu'il reste de Sermaize-les-Bains, une coquette petite ville de la Marne où il ne reste plus, autant dire, pierre sur pierre. Elle comptait, il y a trois mois, 2.700 habitants : elle n'en a plus un seul.



Les misérables soldats du kaiser, qui accomplissent pour le plaisir tous ces forfaits, sont précédés par les uhlans. Voici ces cavaliers

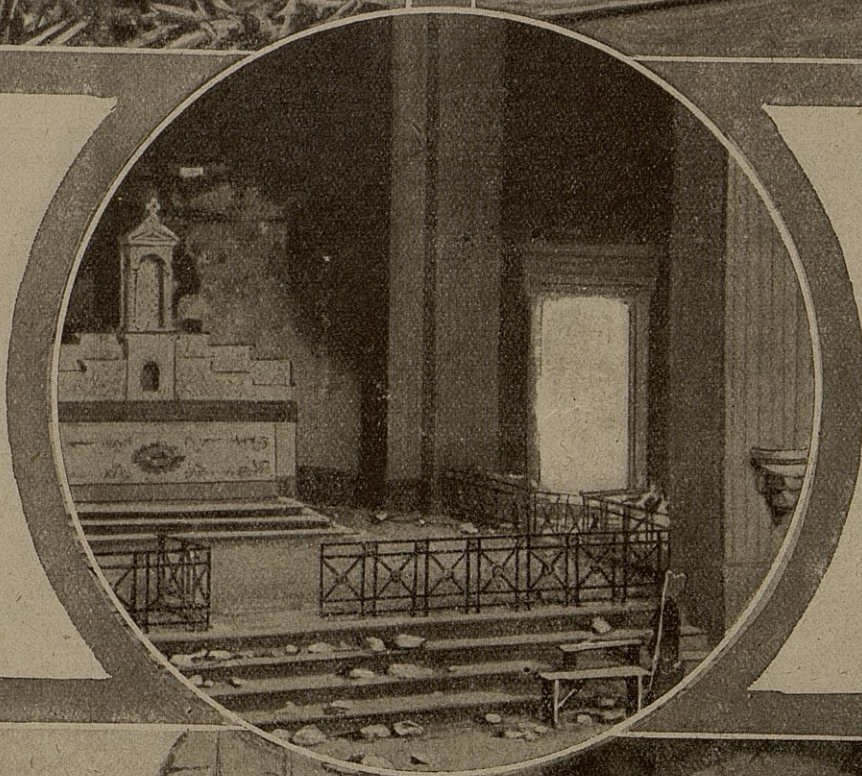
faisant boire leurs chevaux pendant leurs reconnaissances, les uns, ceux de gauche, à Raon-l'Etape, les autres à Saint-Amand.

EN MEURTHE-ET-MOSELLE



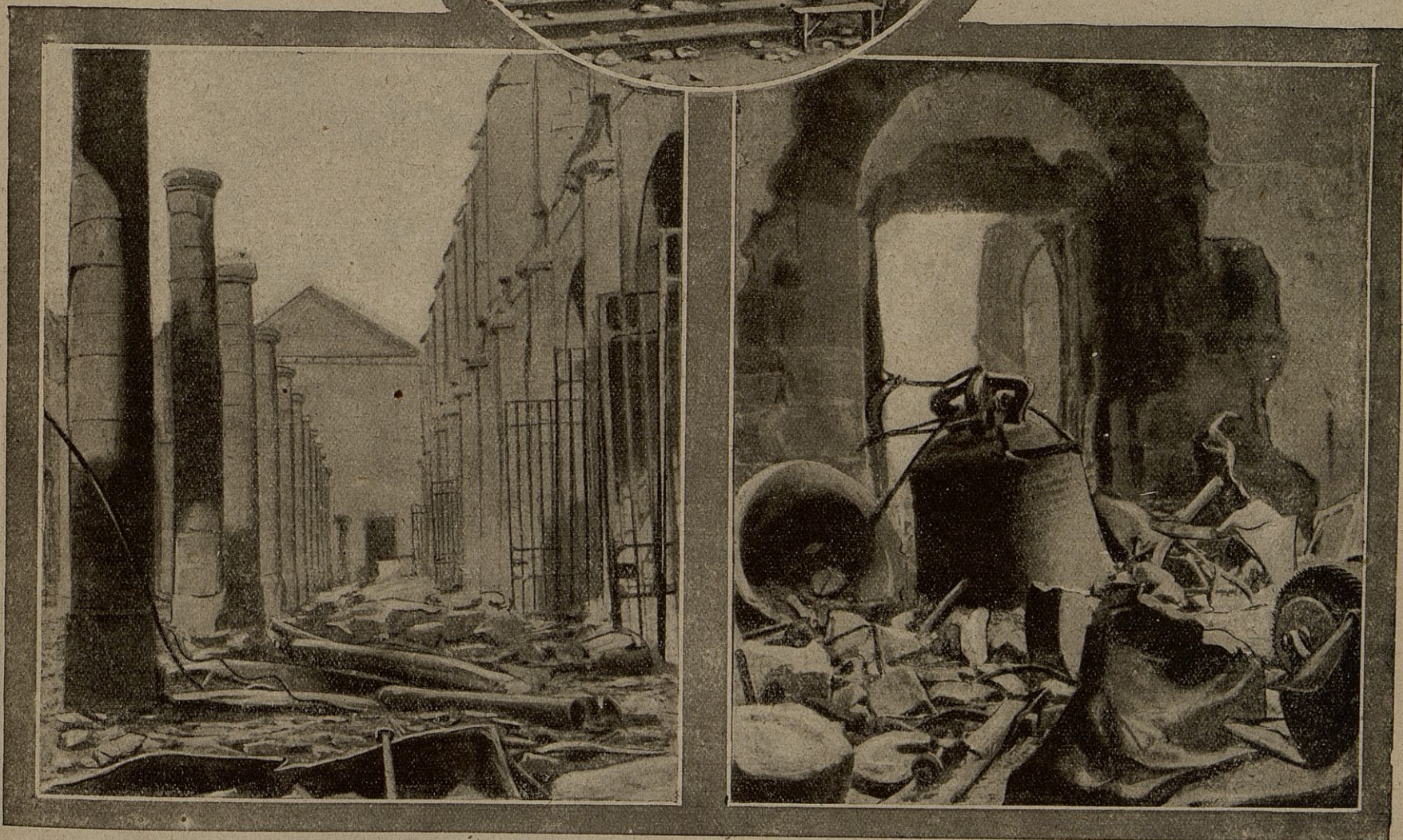
Le Pays de France !... Nulle part on ne sent mieux qu'en Meurthe-et-Moselle tout ce que ces quatre mots contiennent de passé glorieux, de souffrances présentes et de radieux espoirs pour leurs habitants et pour les soldats qui les défendent.

Le Pays de France, c'est la paix, une longue paix, prospère et toute rayonnante de fierté, succédant à la guerre d'abomination et de cruauté que nous ont imposée les Allemands. Ce sont ces jolies villes, si laborieuses et si patriotes, Raon-l'Étape (à gauche), Baccarat (à



droite) se relevant de leurs ruines. C'est ce moulin de Raon, dont les ateliers bouleversés par l'incendie auront retrouvé leurs machines. C'est cet autel dévasté de l'humble église, dont le tabernacle aura retrouvé ses portes de bronze, volées par l'ennemi.

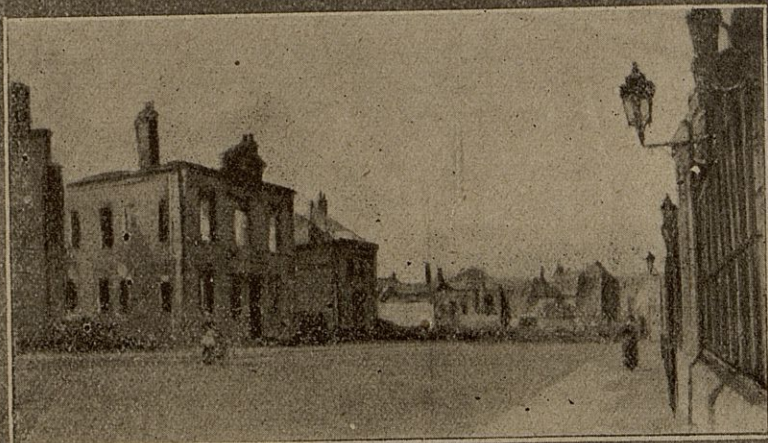
Le Pays de France, tout entier, reconstitué par nos armes, c'est Lunéville et Nancy, toutes voisines, mises définitivement à l'abri de l'invasion. C'est la barrière des Vosges, abaissée entre des provinces françaises enfin réunies et la frontière reculée jusqu'au Rhin.



Les halles de Raon-l'Étape sont en ruines. Ce ne sont pas, comme à Ypres, des monuments antiques. Et les Allemands ne les ont pas détruites parce qu'elles étaient belles, mais utiles.

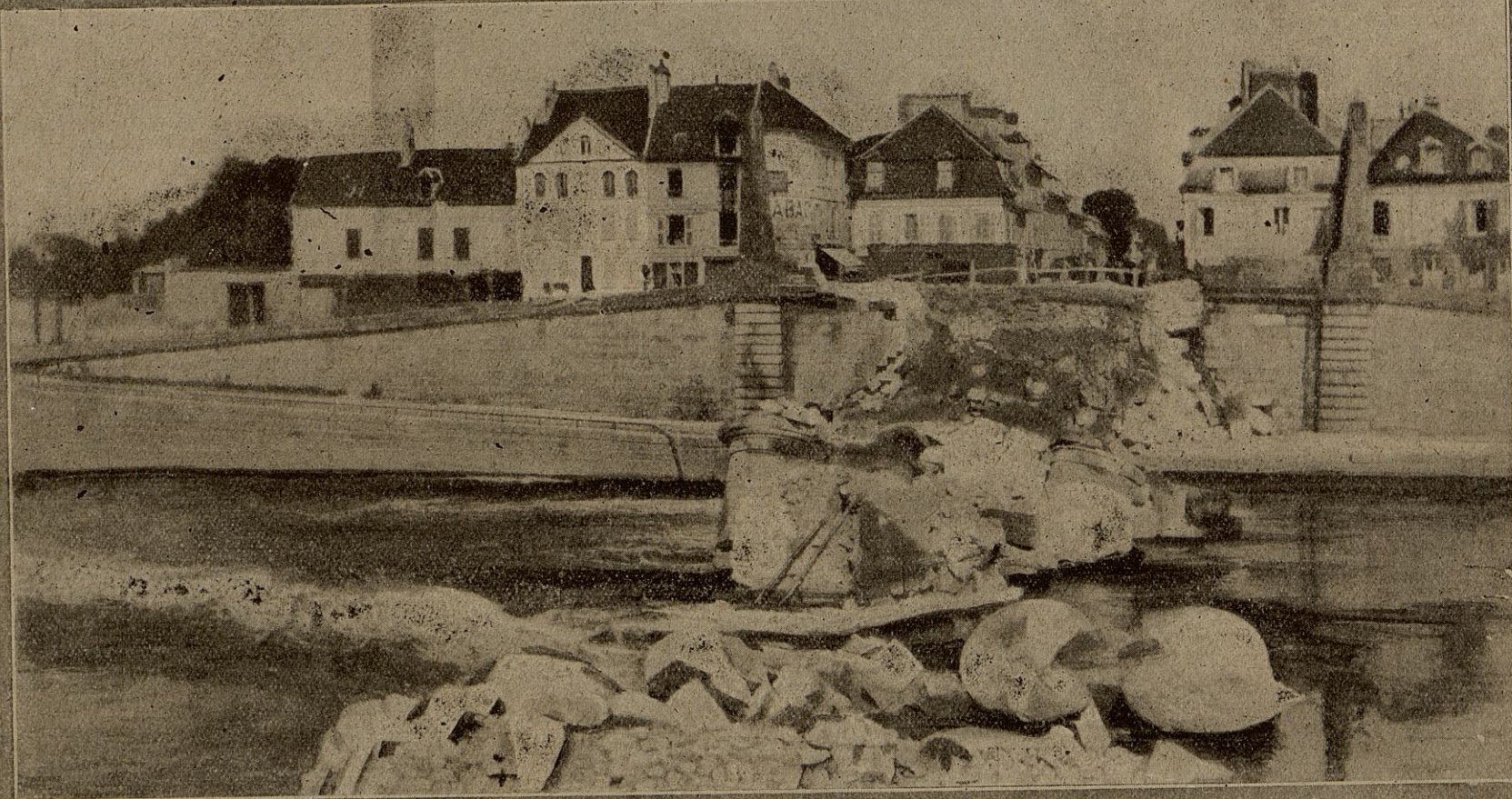
Les cloches de l'église sont brisées sur les dalles. C'est la protestation du bronze, la seule qui soit à sa portée : Quand les Allemands paraissent, les cloches des églises tombent et se taisent.

RUINES FRANÇAISES

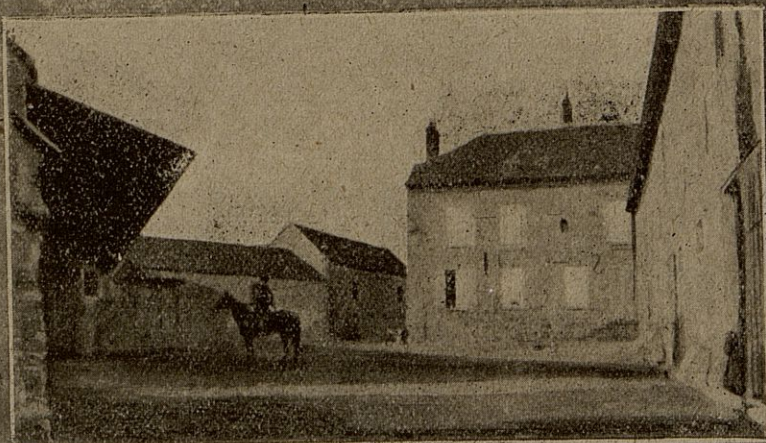


Il suffirait d'inscrire des noms, sous ces clichés de villes détruites, comme on fait sur les tombes. Voici Albert, dans la Somme.

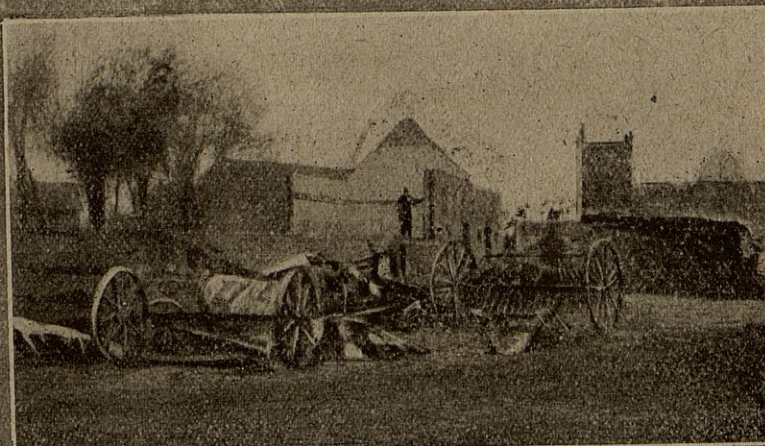
Et voilà un autre aspect de la même ville industrielle de la Somme, naguère florissante, et d'ailleurs ville ouverte, sans garnison !



Pont-Sainte-Maxence (Oise) n'est pas une ville exclusivement industrielle ; néanmoins, elle est riche. La ville a joué un grand rôle autrefois. Beaucoup de ses maisons ont gardé leurs vieux toits du XVIII^e siècle. Mais son pont est détruit.



Golincamps, dans la Somme, est ruiné, désert. Il n'y a plus rien, ni personne, derrière ses murailles muettes.



Et Becordel, également ravagé, montre encore ses hersees brisées, ses éfourceaux et ses charrettes en pièces, au bord de la route.

SPECTACLES DE GUERRE



Dans la cour d'une ferme dévastée par l'ennemi, à Gourgauçon (Marne), un officier français, appartenant à l'état-major, vient d'organiser un poste de défense. Au centre, deux soldats se reposent à l'entrée d'une tranchée

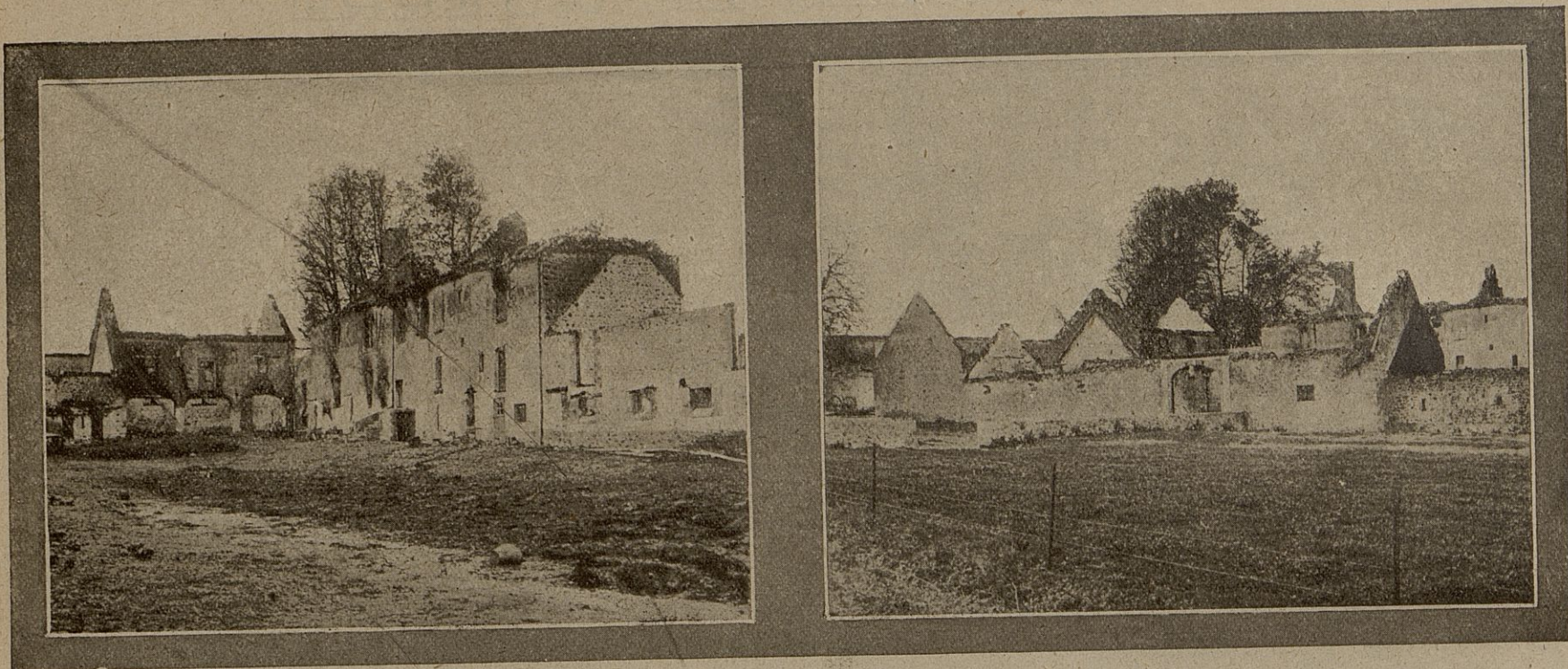


de cheminement. — En haut, à droite, les hommes travaillent à dégager les créneaux et les abords d'une tranchée de combat. « C'est la vie de campagne, disent nos braves soldats ! »



La lutte a été vive, dans cette région. Cette plaine de Gourgauçon, où se dressent encore les meules que les cultivateurs n'ont pas eu le temps de rentrer, est couverte de cadavres allemands...

L'AGONIE DE REIMS

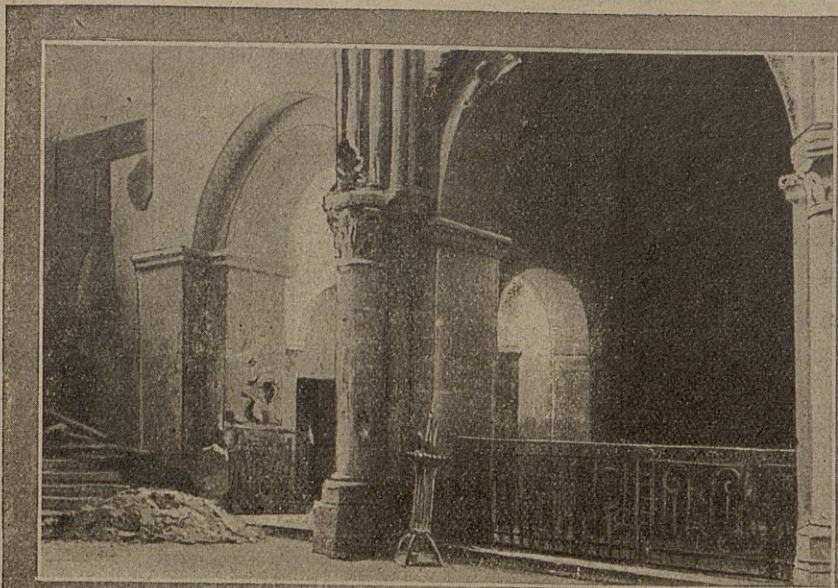


Voici les premiers effets du bombardement des faubourgs de Reims, avant que les Allemands s'en prissent à la ville elle-même



Le 19 septembre 1914, à 7 h. 25 du matin, les habitants fuyant la ville de Reims et ceux des villages voisins, accourus au bruit de la canonnade, virent les premiers incendies s'allumer dans la ville et les premiers obus allemands éclater sur la cathédrale...

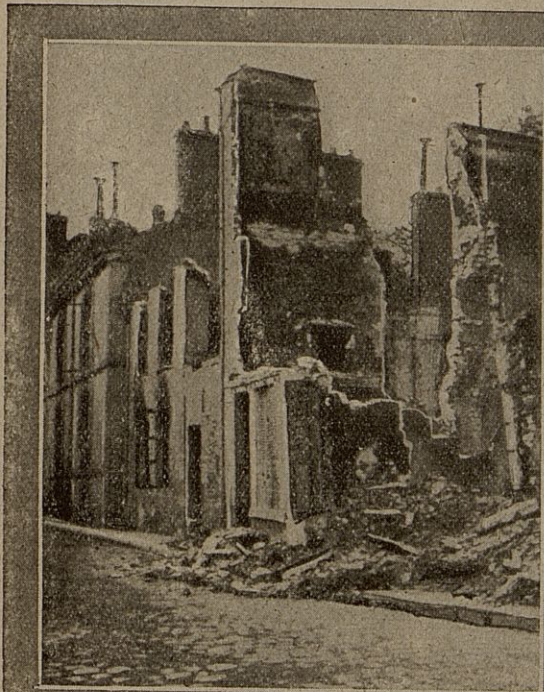
LES RUINES DE REIMS



A l'église Saint-Rémy, les colonnes et les colonnettes, les marches, les grilles, et jusqu'aux porte-cierges, tout a été bombardé.



La rue Eugène-Destengue est en ruines. C'est une de celles où habitait la population laborieuse de Reims.



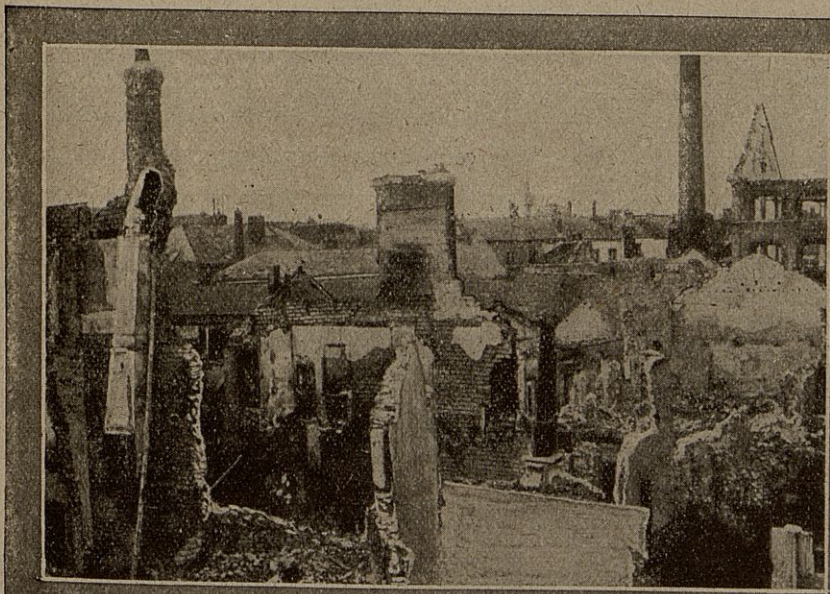
Même aspect rue Saint-Symphorien, où les maisons, plus hautes, ont été frappées tout d'abord.



Dans la rue de l'Avant-Garde, le bombardement n'a laissé aux locataires du haut, qu'une échelle comme escalier.



La rue des Elus a gardé ses façades presque intactes ; mais les tas de pierres sont tout ce qui reste des étages.

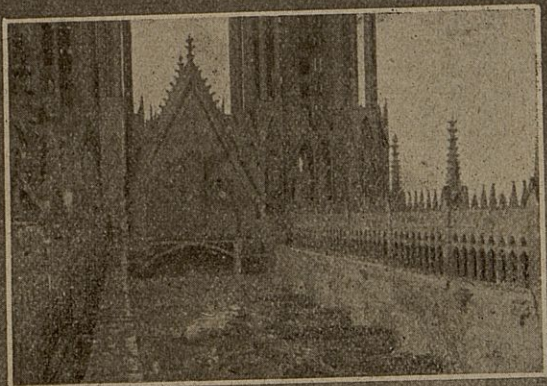


Voici le quartier le plus industriel, celui qui s'étend, ou, plutôt, s'étendait autour de la rue Saint-André. Il n'en reste rien.

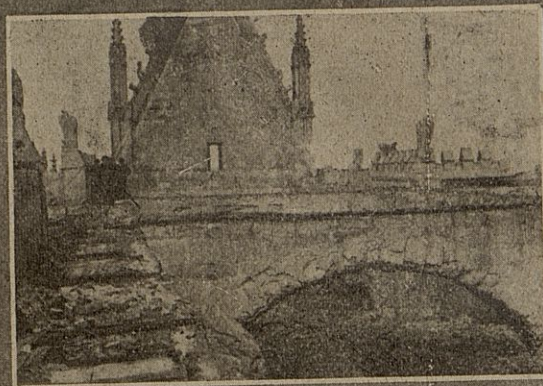
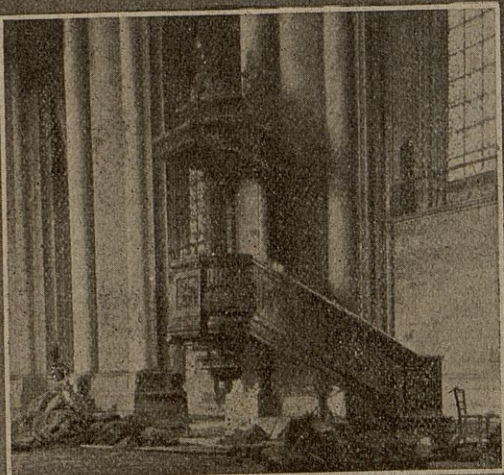


Et les vieilles maisons ont souffert comme les maisons modernes. Témoins, ces vieux murs de la rue des Trois-Raisinets.

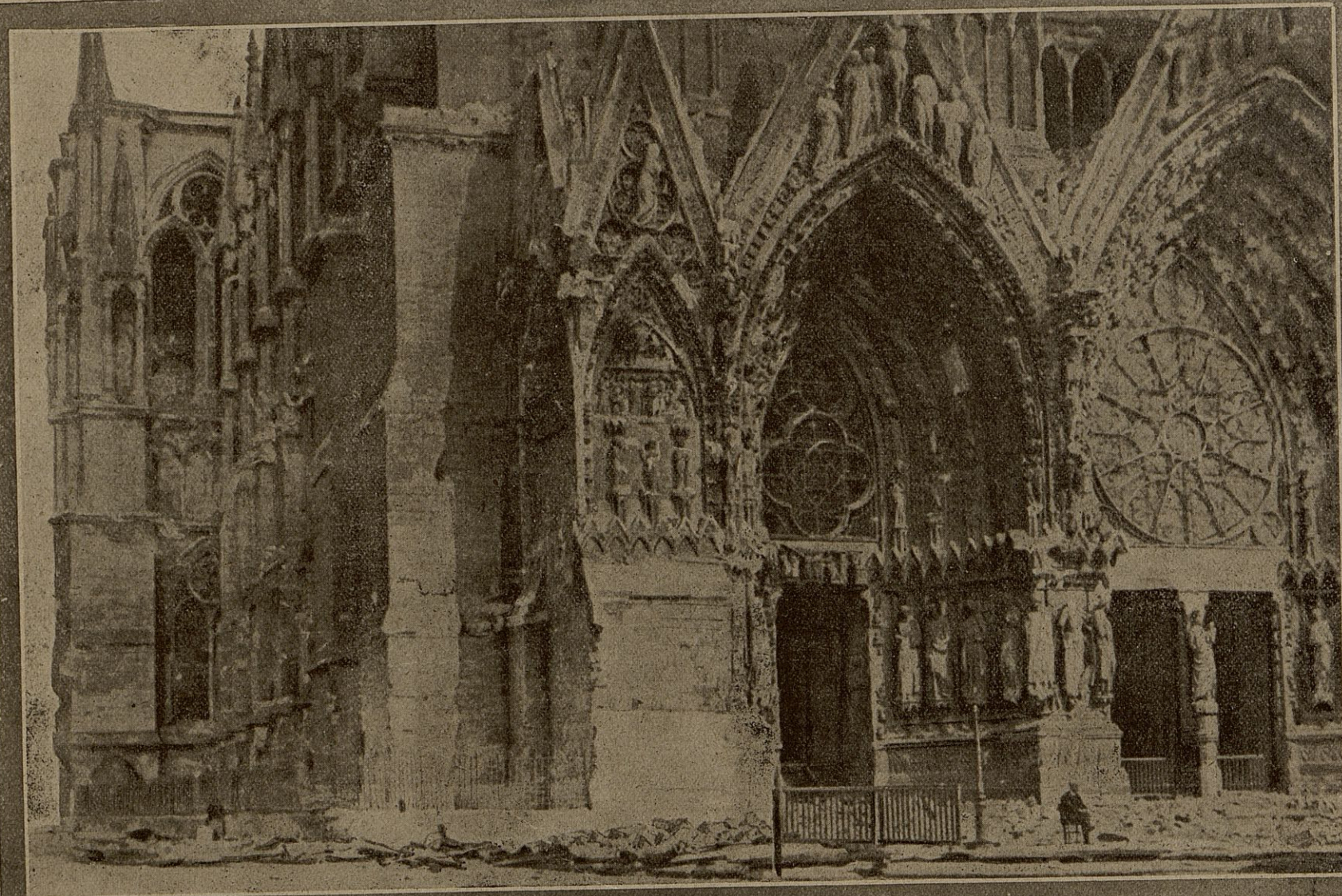
LA GRANDE CATHÉDRALE



Ce qu'est devenue la toiture de la cathédrale de Reims.



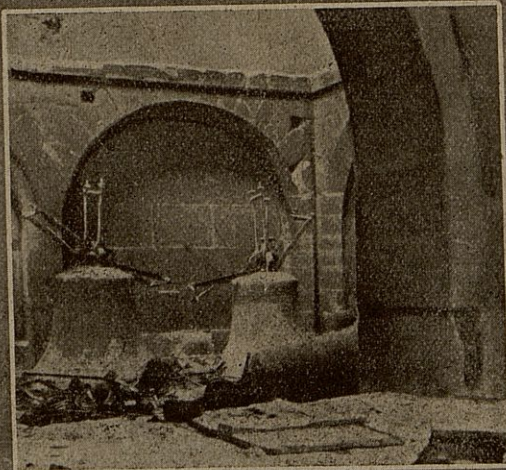
A gauche, la chaire. — A droite, un détail du toit.



L'aspect général du portail de gauche.

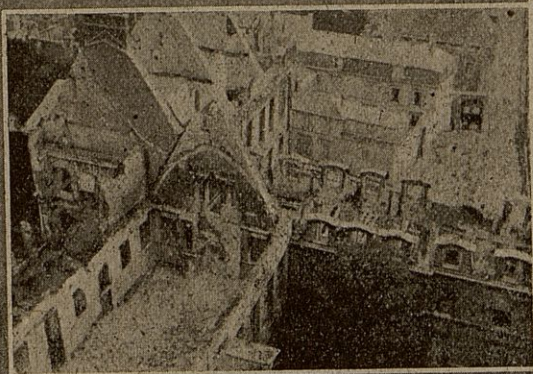


Les grandes dalles brisées des galeries supérieures gisent en désordre, au pied des murailles dénudées par l'incendie.



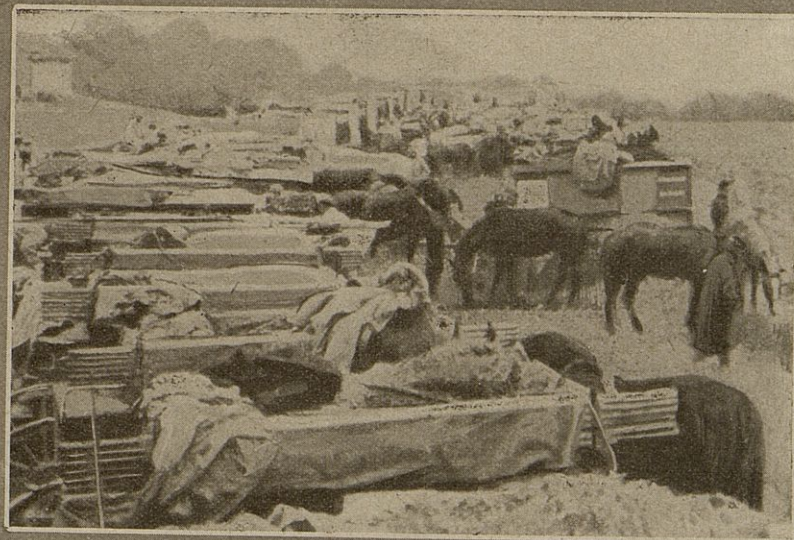
Les cloches, détachées de la charpente, rongées par le feu, sont tombées au pied des tours où elles sonnaient naguère...

Les sculptures émiettées gisent à terre.



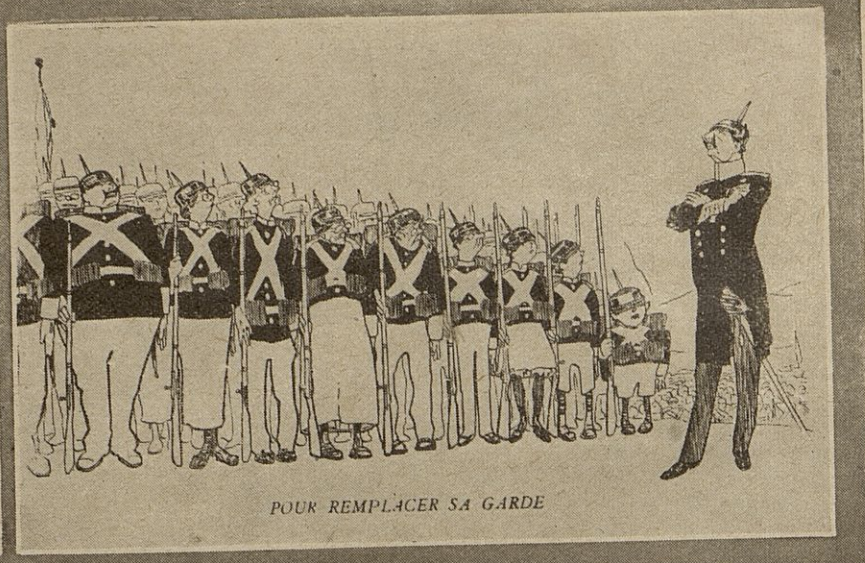
Les ruines de l'archevêché, où les objets d'art sacrés voisinaient avec les livres précieux.

SUR LE FRONT ORIENTAL



En haut à gauche : Soldats autrichiens réquisitionnant des vivres, en Galicie. — A droite : Habitants fugitifs des villes galiciennes. —
 Au centre : Soldau, en Prusse orientale, que les Russes ont pris aux Allemands. — En bas à gauche : Cavaliers autrichiens. —
 A droite : Un convoi autrichien.

LA GUERRE EN CARICATURES



CARICATURES ITALIENNES

NERON II — L'autre a brûlé Rome : celui-ci voudrait brûler Paris, comme Reims, Arras, Louvain, etc.

La garde prussienne a été fort éprouvée, depuis trois mois. Il n'en reste plus grand'chose ; Guillaume II va la reformer à sa façon.



CARICATURES ITALIENNES

« Dieu est avec nous », disent-ils. Oui, un Dieu qui porte l'escopette !

La nouvelle Triplice. C'est comme au whist : un des partenaires est la Mort !

L'empereur. — Où est donc notre flotte ? Von Tirpitz. — A son poste : cachée.



HOTEL
OPERA. — Villa Saint-André, 14, rue Ballu, 14, 9^e arrondissement. — Chambre avec ou sans pension. — Dernier confort. Prix modérés. — English spoken.

Libraires, Marchands de Journaux, Papetiers,
Commandez les
CARTES POSTALES ILLUSTRÉES SUR LA GUERRE
Édition de luxe "PAYS DE FRANCE" en héliogravure

En vente en détail chez tous les libraires, marchands de journaux, etc.
Pour les commandes de gros, s'adresser au "PAYS DE FRANCE", 5, Faubourg Poissonnière, PARIS